

rent qu'on les prenait tous pour des esprits ; mais, lors même que ces derniers désabusaient leurs hôtes en leur chantant leurs vers, ils n'en étaient pas moins bien traités. Chaque fois que Garlinde donnait un nouvel héritier au brave Ruthelm, la bonne vieille apparaissait avec un beau présent. La chronique observe à cet endroit qu'elle possédait sans doute d'inépuisables trésors.

Voilà pourquoi Kédric a reçu le surnom de *l'Echelle du diable*.

Cette légende, si différente de celles qui précèdent, marque notre entrée dans la contrée merveilleuse du Rhin. C'est ici que commence le royaume des elfes, des ondines, des trillbys, des

willis, et autres esprits ténébreux. Lorch et le Kédric forment la limite septentrionale du Rheingau, que nous allons parcourir. Un castrum romain s'éleva jadis près de Lorch, sur le territoire de laquelle la tradition veut que le premier des vignobles rouges du Rhin ait été planté. Tout le long de ces rives escarpées et presque symétriques, une myriade de burgs, assis processionnellement à la file, tels que des mausolées gigantesques, contemplent depuis des siècles l'onde paternelle, qui s'écoule et fuit comme la gloire du monde et la renommée des hommes.

FRANCIS WEY.

SIDIAH-MARIE,

OU

FRANCE ET AFRIQUE.

I.—LE CHAMP DE BATAILLE.



L'HISTOIRE que l'on va lire est peut-être invraisemblable, mais elle est vraie dans ses moindres détails. Elle nous a été racontée par celui même qui en fut le héros, et nous a semblé résumer d'une manière saisissante la fusion si lente et si difficile qui s'opère entre la France et l'Algérie.

C'était le soir d'une de nos plus sanglantes victoires contre Abdel-Kader. Les deux armées avaient évacué le plateau de L..., laissant derrière elles la solitude... Des cadavres de Français et d'Arabes restaient étendus sans sépulture, et déjà les oiseaux carnassiers planaient à l'entour.

Tout à coup le silence de cette scène est interrompu, une voix étouffée pousse un soupir, une petite main tremblante écarte les touffes des lentiques : et jetant les yeux à droite, par un mouvement de biche effarouchée, une jeune Arabe s'avance sur le champ de bataille.

Son visage porte les marques d'une horrible inquiétude : elle se dirige pas à pas vers les cadavres ; elle les examine l'un après l'autre attentivement, mais sans doute elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, car elle s'affaisse avec douleur et découragement. Cependant au fond d'un ravin sauvage un nouveau groupe frappe ses regards. Elle y court toute palpitante, ses mains délicates soulèvent un premier, un second, un troisième corps. Elle s'arrête défaillante et recommence. Enfin un cri d'horreur jaillit de ses lèvres, à la vue du dernier cadavre....

La tête manque à ce tronc sanglant, mais le riche costume du cheik, le bernous dont il est couvert, ne laissent plus de doute à la pauvre Arabe. De longs sanglots déchirent sa poitrine, puis elle se relève en disant :—O mon père ! c'est bien la voix du prophète que j'ai entendue dans mon sommeil, il m'a commandé de venir te chercher parmi les morts, car il ne veut pas que tu restes sans sépulture. J'ai mieux aimé lui obéir qu'à toi-

même, et j'ai quitté la tente de tes femmes pour venir te rendre les derniers devoirs.

Et la pauvre enfant dégage courageusement le corps du cheik. Elle saisit un long sabre que les Arabes ont abandonné dans la déroute, et elle entreprend de creuser la terre sans songer que cette tâche est au-dessus de ses forces.

Elle était à peine à l'ouvrage depuis un quart-d'heure, quand son oreille est frappée d'un faible bruit. La terreur sèche ses larmes et lui fait tomber le sabre des mains. Est-ce un chacal attiré par l'odeur du sang ? Sont-ce les ennemis qui reviennent sur leurs pas ? Mais le bruit se renouvelle plus distinct. C'est le gémissement d'un blessé.

La jeune fille s'approche doucement. Un drapeau tricolore est étendu sur la terre, une forme humaine se dessine sous ses plis. L'Arabe les écarte avec précaution, et voit un jeune officier couvert de sang. Eh bien ! elle n'a pas pitié de ce malheureux, car c'est un français, et il a peut-être tué son père ! Elle ressaisit le drapeau, et le rejette avec dégoût sur le jeune homme. Mais comme elle s'éloignait, celui-ci se relève avec effort et implore son secours d'une voix lamentable.

Cette voix touche enfin la jeune fille ; elle se rapproche du blessé, prend quelques flocons de neige, en frotte ses tempes et ses lèvres, le fait revenir lentement à lui, puis déchire un coin du drapeau, l'imbibe de neige fondue et l'applique sur la blessure. Cette blessure était peu profonde ; aussi quelques forces revinrent-elles à l'officier. Dès que ses regards purent distinguer les objets, il examina l'être bienfaisant qui l'avait rappelé à la vie. Figurez-vous son étonnement à la vue d'une jeune fille à peine entrée dans l'adolescence, et belle comme une houri, malgré sa pâleur et ses larmes.—Le premier mot du Français fut une action de grâces qu'il adressa en-arabe à sa libératrice.

—Couvre-toi de ce haïk, répondit-elle, le froid te ferait mourir, et tâche de rejoindre les tiens. Les Arabes vont revenir peut-être, et ils te tueraient ; tu es jeune, ton père t'aime, je t'ai sauvé la vie, je ne veux pas que tu meures, quoique tu sois un chrétien. Cependant, après une courte réflexion, elle reprit :—Tu peux